LE NUMERO 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

LE NUMERO 5 CENTIMES

SIXIEME ANNEE. — N° 90 — SAMEDI 31 MARS 1900

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes.	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

La guerre Sud-Africaine
ET LA FOI SOCIALISTE

L'Idéal socialiste, à la recherche de la Justice, c'est-à-dire des rapports normaux entre les hommes, si difficiles à découvrir en raison de l'insuffisance morale et anatomique de nos cerveaux actuels, mais que dégageront, — qui en voudrait douter? — les cerveaux mieux organisés et mieux meublés de Science des générations futures, par l'évolution lente, vraiment trop lente, de l'Ame humaine, souffre instinctivement sans interruption au spectacle des iniquités courantes, mais souffre plus cruellement au spectacle de la Nation Anglaise se ruant à la suite de Chamberlain et d'une presse stipendiée, au vol de grand chemin, avec menaces, violences et meurtres, d'un pays tout entier, corps et biens, parce qu'il eut la chance, devenue une calamité, d'occuper un territoire qui recèle d'immenses trésors souterrains. On pense, à la vue de ces calamités, à l'Or du Rhin, et à l'anneau des Nibelungen forgé avec cet or fatal, portant malheur à qui le possédait. Peut-être, quand ce néfaste talisman sera aux mains avides des pirates britanniques, qu'eux aussi en subiront la diabolique influence et que, pareils aux géants de Magnes, ils s'assommeront et se dépouilleront entre eux.

Le Socialisme rêve de paix et d'équité, d'harmonie! On peut condenser ses aspirations, encore vagues pour tant d'âmes qui le sentent en elles et s'abandonnent à ses impulsions fraternelles, en cette formule que j'ai nommée, dans mon livre *Le Droit Pur*, LE TÉTRAGRAMME DE LA JUSTICE, formule qui résume et simplifie tant de conflits et de controverses créant, entre les écoles opposées, des animosités dont, heureusement et à son superbe honneur, le Socialisme international, à de négligeables exceptions près, est exempt :

A chacun selon ses Besoins;
De chacun selon ses Facultés;
Par les efforts de l'Etat,
Et par les efforts de l'Individu.

Oui, chacun doit, à la Collectivité humaine, tout ce que lui permettent ses forces individuelles et ses aptitudes natives, et il y a, de sa part, injustice quand il fait moins, comme il y a injustice contre lui quand par le surmenage, on exige plus.

Oui, chacun n'a droit qu'à ce que comportent ses besoins, raisonnablement entendus; et quiconque accapare davantage est un spéculateur, quiconque n'obtient que moins est un volé et un spolié.

La vieille règle : *A chacun les produits de son travail* sombre devant ces visions nouvelles. Elle aussi peut aboutir à l'iniquité énorme des concentrations excessives de richesses sur un même tête. Du reste, le travail dit « individuel » est un mirage. L'individu ne vaut, il n'a de capacité et d'aptitudes présentes que grâce aux efforts accumulés des ancêtres, grâce aux innombrables auxiliaires du milieu où il est né et où il vit. — Supprimez ces deux facteurs primordiaux, son impuissance, son improductivité sont plus que celles du sauvage et du nouveau-né.

Chacun croit travailler seul, chacun travaille, en réalité, avec ces adjuvants cachés et innombrables. Il n'est qu'un aboutissement. Tout ce qu'il produit est le résultat de cette « collectivité » de forces, et c'est pourquoi, en théorie socialiste, on affirme que, fallut-il admettre que le travail est le titre de la propriété, ce que l'individu semble créer seulement étant créé par l'universel concours de la masse, est en réalité la propriété indivise de tous. Le collectivisme n'a pas d'autre base, et elle semble irréfutable.

L'Etat est l'expression visible et extérieure de cette communauté de facteurs producteurs des richesses économiques. En général, le phénomène est dissimulé sous l'enchevêtrement des faits, mais il se révèle à une certaine dose sous la forme gouvernementale. Des fois, il est naturel que l'Etat ait le devoir et le droit d'agir dans l'œuvre totale comme l'individu lui-même en a le droit et le devoir. Ils sont tous deux collaborateurs inévitables. L'Etat représente l'aide commune et universelle d'un Peuple venant au secours de l'Être isolé. L'Être isolé représente le point choisi par la nature pour projeter au dehors ses richesses sociales nouvelles, comme le cratère d'un volcan n'est qu'un point d'évacuation pour l'immense nappe souterraine de la Lave.

Si, en ces grands traits, peut être figuré l'idéal de la Foi socialiste, quelles meurtrissures doit lui causer cette guerre sud-africaine où les quatre bases qui forment ses appuis philosophiques et économiques sont méconnues : où la horde des financiers cosmopolites fait fonctionner la hideuse machine à dépouiller pour enrichir démesurément quelques ogres, et cette espèce répugnante qui n'a jamais su faire qu'un usage vil de l'Argent, où l'Etat prête sa force non pour aider l'individu mais pour l'écraser et le dépouiller sous l'horrible mécanisme d'une guerre qui a pour but, non la défense du droit, mais sa violation impudente, où il ne s'agit pas de fournir à des êtres humains, cellules aussi nécessaires au corps social que les globules au sang, les éléments de leur existence et l'alimentation normale de leurs besoins, mais, au contraire, de désorganiser et de détruire, chez un peuple patriarcal et paisible, les conditions en rapport avec sa vie nationale héréditaire : où des individus, détournés de leur destinée naturelle, sont entraînés au rôle de soldats mercenaires, et, d'auxiliaires du Bien qu'ils devraient et pourraient être, transformés en instruments passifs et affolés du Mal et de l'Injustice.

Edmond PICARD.

L'INSPECTION DU TRAVAIL

Le gouvernement de Bavière vient de décréter que les inspecteurs du travail, dans l'industrie du bâtiment, seront désormais nommés par les ouvriers intéressés.

Voilà un excellent exemple dont on ferait bien de s'inspirer en France, en généralisant la mesure et l'étendant à toutes les corporations ouvrières.

UN MONUMENT A GALILÉE

On parle d'élever une statue à Galilée. Ce sera justice. Car jamais la science d'autrefois n'eût de plus ardent pionnier.

Cette statue se dressera vengeresse pour unir superbement l'intolérance de l'Eglise qui voulait, en ces temps d'autrefois, — comme elle voudrait encore maintenant, si c'était possible — être la seule dispensatrice de l'Intellectualité.

Chaque découverte lui arrachait un fleuron de sa couronne sanglante le sang de ses victimes, parmi lesquelles Galilée fut l'une des plus illustres, encore que l'Eglise, pour lui se soit contentée, rare clémence! de la persécution.

Ce fut, contre la science laïque représentée par Galilée, une lutte de bête fauve que représentait l'Eglise dépositrice de la science alors dite « sainte ».

Un homme horriblement persécuté par l'Eglise pour avoir reconnu et proclamé que la terre tourne! Élémentaire vérité qu'admet aujourd'hui cette même Eglise!

Quel cynique exemple de cruauté à froid, et comme Galilée mérite d'avoir sa statue réparatrice!

Echos & Nouvelles

— Le conseil municipal de Zurich vient de décréter la création d'un office municipal du travail.

Le placement des ouvriers par l'intermédiaire de cette institution se fera gratuitement. L'office sera dirigé par une commission mixte composée de représentants de la ville et de délégués des ouvriers et des patrons.

NOS DÉPÊCHES

(Par Service Téléphonique Spécial)

LA GUERRE SUD-AFRICAINE

LE GÉNÉRAL JOUBERT

Le Général Joubert, commandant en chef des armées républicaines de l'Afrique du Sud, vice-président de la République du Transvaal, officier de la Légion d'honneur, était âgé de 67 ans.

Descendant d'une vieille famille française, originaire de Provence, qui avait dû quitter la France à la révocation de l'Edit de Nantes, comme appartenant à la religion protestante, Pierre Joubert naquit dans la colonie du Cap, à Congo, en 1834.

LE GÉNÉRAL JOUBERT

D'abord agriculteur puis commerçant à Prétoria et ensuite député, il fut élu général en chef des troupes du Transvaal quand éclata le premier conflit de cette République avec l'Angleterre en 1880.

A la fin de cette année 1880, Joubert se rendit à Londres, avec son ami le président Kruger pour réclamer l'indépendance du Transvaal.

Le gouvernement anglais refusa d'accéder à cette demande. Le 16 décembre 1880, M. Kruger, le général Joubert et le général Pretorius formèrent un triumvirat et déclarèrent le Transvaal République indépendante.

C'était la guerre. Elle dura peu, mais les Boers remportèrent victoire sur victoire. Le général Joubert frappa des coups terribles à Laingsnek, à Ingogo, et enfin à Majuba Hill.

Dans cette dernière bataille, il commandait personnellement les troupes qui furent victorieuses du général Colley.

On peut dire, sans exagération, qu'il fut le héros de cette journée.

Ses adversaires et ses ennemis ont toujours rendu hommage à son caractère et à ses talents militaires. Un écrivain militaire anglais a écrit que la prise de Majuba Hill constituait un exploit dont les meilleures troupes du monde pourraient être justement fières.

Ce soldat vaillant — qui avait été le véritable organisateur de cette armée de Boers, brave, sait bien entraîner, supporte la fatigue, se joint dans ses derniers revers, et qui a fait l'admiration du monde entier — était un honnête homme.

Il ne laissait passer aucune occasion de vanter les bienfaits de la paix, il avait à un tel point le respect de la justice et du droit qu'il ne craignit pas un jour d'offrir sa démission plutôt que de souscrire à un acte contraire aux traités.

C'était en 1885. Les Boers étaient en guerre avec les Basutos; cette guerre, très populaire au Transvaal, avait excité les esprits, et les trois quarts des habitants voulaient qu'on annexât le Basutoland à la République transvaalienne.

Le général Joubert s'opposa énergiquement à cette politique d'annexion.

— Je refuse, dit-il, de garder mon poste sous un gouvernement qui brise ses conventions; car nous avons signé avec l'Angleterre des conventions qui nous empêchent d'agir ainsi.

Devant une opposition aussi irréductible que la sienne, les Boers renoncèrent à se lancer dans cette aventure.

Les Boers doivent au général Joubert les succès de la première partie de la campagne actuelle. C'est en effet grâce à lui que la mobilisation boer fut si rapide. Il l'avait préparée depuis longtemps, en organisant dix-sept départements militaires, dont les chefs étaient en relations continuelles avec lui, quand il s'agit de mobiliser les forces de la République, il n'eut qu'à envoyer dix-sept télégrammes.

Certains jeunes chefs boers lui reprochaient de ne pas profiter de la victoire et de ne pas attaquer les Anglais — qu'ils supposaient démoralisés par leurs défaites.

Dans la deuxième partie de la guerre, il semble qu'il ait cédé aux impatients, qui rêvaient sans doute déjà de jeter l'armée britannique à la mer.

Les Boers ont abandonné la défensive, et la chance des armes a tourné contre eux. Mais dès ce moment le général Joubert était malade. Après avoir battu le général White et l'avoir enfermé dans Ladysmith, il s'obstina, on s'en souvient, pour aller se soigner à Prétoria.

Se croyant guéri, il revint dans le Natal et combattit encore.

Ses forces le trahirent. Il dut retourner à Prétoria, et il déclarait, il y a quatre jours encore, qu'il était toujours plein d'espoir dans les luttes prochaines.

Sa première pensée avait toujours été pour son pays; il lui avait tout sacrifié, et il lui a donné, avec de la gloire, un grand renom dans le monde entier.

Sa mémoire sera une des plus pures de l'histoire : il fut à la fois un grand capitaine et un grand citoyen.

Après avoir inspecté l'avant-garde de l'armée des Burghers à Kroonstadt, il venait de rentrer à Prétoria pour arrêter, avec son ami le président Kruger, les suprêmes résolutions. C'est là qu'il meurt, dans la capitale de sa patrie, libre encore.

C'était le type accomplit du soldat burgher, pacifique et généreux, détestant la guerre, mais habile à la conduire quand la liberté de son pays était en péril, intrépide au combat, mais indulgent après la victoire. Sa vie offre un rare assemblage de vertus civiques et militaires.

Toutes les fois qu'il a combattu, il a été vainqueur, et des ennemis les plus redoutables. Il était aussi sage dans les conseils que valeureux sur le champ de bataille.

A tous les traits qu'il possédait en commun avec les plus illustres généraux, il ajoutait la bonté, la modération, l'humanité. Il connaissait le prix du sang de ses concitoyens.

Il l'épargnait. Son nom reste pur de toute souillure. Ni la critique, ni l'ambition conquérante n'en ont terni l'éclat.

On sait le rôle admirable de Joubert dans la guerre actuelle, contre Buller. Il a infligé les plus cruelles défaites à ce général. S'il lui a permis d'entrer à Ladysmith, c'est parce que lord Roberts était vainqueur ailleurs. Mais Joubert n'a subi aucun échec, il s'est retiré régulièrement et il meurt sur le glorieux souvenir de plusieurs coups.

Joubert avait été le concurrent de Kruger à la présidence de la République Transvaalienne en 1887. Kruger l'emporta, il fut élu à une forte majorité, mais Joubert ne lui garda nul amertume ni envie.

Associé au gouvernement comme vice-président, il fut l'ami dévoué, le conseiller fidèle et loyal de son concurrent plus heureux.

On raconte qu'après la prise du flibustier Jameson, l'homme à tout faire de Chamberlain et de Cecil Rhodes, les Boers et le général Cronje voulaient fusiller sans plus de façon, ce criminel envahisseur, agent rémunéré des capitalistes anglais.

Emprisonné à Johannesburg, le misérable Jameson était en grand danger d'être lynché. Joubert harangua la foule qui poussait des cris de mort.

« Si des chiens appartenant à votre voisin venaient pour mordre vos moutons, que feriez-vous? Prendriez-vous votre fusil pour les tuer et vous attirer ainsi des dommages plus forts que la perte de vos moutons? Non. Vous rendriez ses chiens à votre voisin, et vous lui diriez : « Fouettez-les et » payez-moi le dommage qu'ils m'ont causé! »

C'est par cet apologue que Joubert sauva la vie de Jameson.

M. Chamberlain ne lui en fut pas reconnaissant.

La mort de ce brave soldat-citoyen est une épreuve ajoutée à toutes celles qui assaillent les généreux défenseurs des républiques sud-africaines. Il avait bien mérité de son pays, comme citoyen et comme soldat. Il avait eu la prévoyance dans la paix, le coup d'œil du chef habile sur le champ de bataille.

Trois fois, le suffrage universel de ses compatriotes l'avait élu pour cinq ans à la fonction de généralissime.

Ni sa patrie, ni sa cause ne meurent avec lui. Bien des fois déjà, on avait annoncé sa mort. Cette fois, la nouvelle est vraie.

Mais on peut rappeler aux Anglais le mot de Démosthènes aux Athéniens : « Philippe est mort! Eh bien! quand cela serait, il y aura encore d'autres Philippe. »

Joubert est mort, mais la vaillante race des Boers possède d'autres Joubert.

La mort de ce général, devenu populaire non seulement au Transvaal, mais dans le monde entier et qui savait demeurer un citoyen aux mœurs simples, cause parmi les Boers une impression profonde, facile à comprendre; elle n'affaiblira en rien leur résistance.

LE POUVOIR EXÉCUTIF DU TRANSVAAL

Londres, 29 mars. — Après la mort du général Joubert et le départ du commandant Wolmarans en mission près les gouvernements européens, le pouvoir exécutif à Prétoria ne compte plus que trois membres, savoir : le président Kruger, le général Schalk-Burger et M. Leitz.

Le bruit que le président Kruger succéderait au général Joubert dans le commandement de l'armée serait dénué de fondement. Il resterait à Prétoria pour y diriger la politique du pays, et le général Botha qui s'est déjà distingué en Natalie se tiendrait à Kroonstad pour recueillir la succession du défunt.

Les forces des Boers

Le correspondant du *Daily Telegraph* à Bloemfontein estime que les combattants boers sont au nombre de 40.000.

Le correspondant regrette que, par suite du mauvais état des routes et de la situation lamentable de la cavalerie du général French, le commando de Grobler ait pu s'échapper et continuer sa route vers le Nord.

DANS L'ÉTAT LIBRE

Lord Roberts confirme l'occupation de Fauresmith par le général Clements, et la découverte dans un puits d'exploitation de mines d'un canon pour projectiles de neuf livres, et d'un Maxim-Nordenfelt, et la capture d'une grande quantité de munitions que les Boers avaient enterrées.

Lord Roberts ajoute que les armes continuent à être rendues graduellement et que les habitants reprennent leurs occupations.

Au cours de l'escarmouche du 30 mars, au nord de la rivière Modder, les pertes anglaises ont été les suivantes : un officier blessé et neuf hommes, trois d'entre eux sont actuellement prisonniers entre les mains des Boers, enfin trois disparus.

Sir Alfred Milner est limité de lord Roberts dans la mission qui l'amènera dernièrement à s'entretenir avec le président Kruger.

On a aperçu des patrouilles boers dans le voisinage de Brandfort. Les Boers se préparent évidemment à offrir de la résistance à Kroonstad.

Les autorités militaires ont découvert dans le coffre-fort du gouvernement, à Bloemfontein, un demi-million de valeurs négociables.

On mande de Lourenzo-Marquez, 30 mars, que M. de la date du 28 :

Le colonel de Villebois-Mareuil a été nommé commandant de la légion étrangère qui opère dans l'Etat libre.

Le général boer Prinsloo, qui a été arrêté par les autorités du Transvaal est accusé de haute trahison.

NOUVELLE INTERVIEW DE KRUGER

Une nouvelle interview du président Kruger nous arrive d'Amérique. Le 7 février, le président Kruger a reçu un correspondant du *World*, auquel il a fait les déclarations suivantes :

Lorsque on dit que les pertes qui surviendront pendant la guerre enfreindraient l'Humanité, les Anglais ont tort, et ont dû qu'il ne leur faudrait pas plus d'un mois pour nous vaincre. Chaque demeure dans le Sud de l'Afrique a été éprouvée, et la guerre ne fait que commencer. Lorsqu'elle sera terminée, les victimes se compteront par centaines de mille.

Aussi vrai qu'il y a un Dieu juste, le *Kerkeboed* (drapeau) du Transvaal sera victorieux; que ce soit dans un mois ou dans trois ans, le résultat ne sera pas différent. Lorsque nous serons victorieux, nous demanderons seulement à être libres et indépendants.

La véritable cause de la guerre est que M. Rhodes voulait acquérir une gloire personnelle.

Je n'ai pas demandé au président Mac-Kinley d'intervenir.

Nous ne toucherons pas à la propriété et les mines sont aussi en sûreté que si elles étaient entre les mains de leurs propriétaires.

Si la lune n'est pas habitée, a déclaré en terminant le président, je ne puis comprendre pourquoi John Bull ne l'a pas encore annexée.

C'est toujours, on le voit, la même fermeté, la même inébranlable confiance; il y a en outre à retenir, de cette déclaration, l'assurance que les mines ne seront pas détruites.

Un combat à Warrenton

Londres, 30 mars. — Ce matin, au point du jour, un fort détachement boer a attaqué les forces anglaises de Warrenton, commandées par le lieutenant-colonel Morey.

Les Boers ont lancé une grande quantité de balles et d'obus gros calibre. Les Anglais n'ont eu que quelques blessés, mais un grand nombre de bestiaux ont été tués, et plusieurs édifices ont été endommagés.

Huit fermiers ont été arrêtés mardi, près de Warrenton. Des recherches opérées dans leurs demeures ont amené la découverte de vingt fusils et d'une grande quantité de munitions, bien que ces fermiers aient déclaré ne posséder aucune arme.

Les troupes anglaises

Le correspondant du *Times* télégraphie à ce journal, de Bloemfontein :

Il est aisé de comprendre que notre halte prolongée dans les environs de Bloemfontein est absolument nécessaire comme mesure de précaution militaire.

Il faut se rappeler, en effet, que nous sommes à la veille d'une nouvelle phase d'opérations, avec nos lignes de communications et nos bases principales dans un pays hier encore hostile. Il ne faut pas oublier non plus ce que notre succès coûte à notre cavalerie en chevaux perdus et fourbus.

Dans l'orange aussi bien qu'en Natalie, nous reprendrons notre marche en avant au commencement de l'hiver sud-africain, et nous devons nous attendre à ce fait que pourront avoir sur nos chevaux déjà malades, les premières attaques de cet hiver.

L'état de nos troupes ne doit pas non plus nous prendre au dépourvu, et ce serait une véritable sottise de les pousser en avant sans les avoir d'abord équipées de façon convenable contre les rigueurs du froid.

Chevaux, vêtements et approvisionnement sont donc ce à quoi il faut absolument pourvoir.

Les dernières nouvelles parvenues au quartier général disent que les Boers se sont avancés quelque peu vers le Sud.

Les forces des fédéraux ont été remises en bon état.

C'est à une inflammation des reins que le général Joubert a succombé. Sa maladie a été foudroyante. Il avait assisté à l'office divin dimanche passé.

La perte du général Joubert est irréparable, tout pour le cas où il y aurait des négociations à conduire entre le gouvernement britannique et les deux républiques.

Le corps du général boer sera transporté, à sa ferme, dans le Wasserstroom, où il sera enterré dans la tombe familiale des Joubert. »

LES HABITATIONS OUVRIÈRES

Paris, 29 mars. — Le Conseil supérieur des habitations à bon marché s'est réuni au ministère du commerce, sous la présidence de M. Jules Siegfried.

Il a entendu les rapports suivants, présentés au nom de son comité permanent :

Le rapport de M. Georges Picot, sur les enquêtes relatives aux logements ouvriers; le rapport de M. Cheysson, inspecteur général des ponts et chaussées, sur les applications de statuts de sociétés de construction d'habitations à bon marché; le rapport de M. Jules Siegfried, ancien ministre du commerce, sur les ressources affectées aux constructions d'habitation à bon marché.

Après discussion et adoption de ces divers rapports, le conseil supérieur a émis plusieurs vœux, notamment le suivant, proposé par M. Jules Siegfried :

« Le conseil supérieur des habitations à bon marché, considérant que l'expérience faite en France, comme dans les pays étrangers, montre la solidité des prêts consentis sur maisons ouvrières, avec hypothèque et assurance mixte.

Considérant que la loi du 30 novembre 1894,

FEUILLETON DU 31 MARS — N° 18

LES DEUX ORPHELINES

PAR

Adolphe D'ENNERY

IX

— N'y a plus un chat!... Je reviendrai pour le coche de Normandie.

En ce moment, en effet, les passants devenaient rares.

Seule, une femme vêtue comme le sont les ouvrières se montrait dans les environs.

Mais la Frochard n'avait pas jugé qu'il y eût une aumône à récolter de ce côté.

La personne dont il s'agit semblait en proie à quelque violente émotion.

Elle s'avançait sur le Pont-Neuf, d'un air inquiet, comme si elle eût craint d'être suivie, tournant la tête à chaque instant, puis reprenant sa marche d'un pas hésitant.

Elle s'était approchée du parapet, et se mit à contempler l'eau qui s'engouffrait avec un bruit sinistre entre les arches du pont.

Elle hésita de nouveau.

Puis, au bout de quelques secondes, elle se rejeta vivement en arrière.

Un bateau glissait sur la Seine, et des mariniers étaient occupés à décharger un chaland sur la rive.

L'inconnue se remit en marche, mais en rebroussant chemin vers le quai.

Elle se tordait les bras comme si elle eût été sous le coup d'une violente torture de l'âme.

C'était une grande et belle fille, un de ces types de parisienne des faubourgs, dont la stature vigoureuse n'exclut pas la grâce.

On sentait, en la voyant, qu'une profonde douleur avait envahi son âme.

Il y avait dans ses yeux une expression sauvage, où l'effarement se mêlait à de rapides éclairs de violence, où se décelaient le désespoir et le remords.

Que venait faire cette femme sur le Pont-Neuf, à l'heure où naissait le crépuscule?

Pourquoi cette contemplation fiévreuse de l'eau qui donne le vertige aux désespérés?

Pourquoi cette hésitation qui la ramenait sur le quai, devant ce cabaret d'où s'envolaient, par la croisée ouverte des chants d'ivrognes, des éclats de rire, des vociférations d'abrutis; et, dominant tout ce tapage d'énergumènes, la voix de Jacques Frochard, le fils aîné de la mendiante, entonnant, d'une voix avinée, quelque chanson populaire?

Pour s'en rendre bien compte, il faut connaître l'histoire de cette jeune femme aux allures si étranges.

Il faut savoir que cette malheureuse, résolue à en finir avec une existence de honte et de remords, n'est venue là que pour se précipiter dans le fleuve.

Et que si elle a retardé l'exécution de son sinistre projet, c'est qu'il fait jour, et que, la voyant se jeter à l'eau, quelque passant pourrait voler à son secours.

Or elle ne veut pas qu'on la sauve.

Et la pauvre désespérée se laisse tomber sur un banc, pour y attendre la venue complète de la nuit.

Cette malheureuse jeune femme se nommait Marianne Vauthier.

Elle ne se souvenait guère des premières années de son enfant.

Élevée par une tante, elle avait été placée par celle-ci, dès l'âge de douze ans, en apprentissage chez une couturière.

Elle y était devenue une bonne ouvrière, connaissant parfaitement son métier.

Aussi ne manquait-elle jamais d'ouvrage, et veillait-elle souvent, chez elle, pour augmenter ses économies.

Marianne était ce que l'on peut appeler une brave fille, dans toute l'acception du mot.

Très rieuse de sa nature, elle savait si bien mettre entrain ses camarades, qu'on l'adorait à l'atelier, où chacune aurait voulu l'avoir pour amie intime.

En outre, tout le monde l'estimait, parce qu'on la savait très honnête, très obligeante, et de bon conseil.

D'aucunes parmi les plus hardies, — il y en a toujours dans les ateliers, — essayaient bien de la taquiner un peu sur son obstination à repousser les amoureux.

On la traitait alors de « petite Jeanne-d'Arc ».

— C'est mon affaire! à moi, disait-elle en riant, si je veux coiffer Sainte-Catherine.

Mais tout cela ne dépassait jamais les bornes de la plaisanterie inoffensive.

Marianne avait, comme on dit vulgairement, le cœur sur la main.

Elle en donna la preuve, lorsqu'une des ouvrières de l'atelier, Madeleine Bachelin mourut subitement, laissant un petit enfant sans soutien.

Bien qu'elle ne fût pas particulièrement liée avec la défunte, plus âgée qu'elle, Marianne Vauthier se joignit à celles qui proposèrent de venir au secours de l'orphelin.

Ces demoiselles accueillirent favorablement la pensée de se charger du pauvre petit être, et de l'élever comme l'enfant de l'atelier.

On avait pour cela tenu conseil. Et lorsque tout fut convenu, arrêté, on alla en masse faire part de cette grande détermination à la patronne de l'atelier, Mme Poidevin.

Celle-ci voulut, elle aussi, apporter son obole à cette bonne œuvre.

Puis elle se chargea de réglementer, comme elle devait l'être, cette charitable combinaison.

Il fut décidé que les ouvrières prélèveraient une petite part de leur paie de chaque semaine, et que cet argent serait placé dans une tire-lire, où ces demoiselles viendraient verser leur offrande.

La plus ancienne parmi les ouvrières, — la nièce de la patronne, — fut désignée, à l'unanimité, comme « trésorière ».

Celle-ci tenait les comptes.

On ne prélevait sur la masse que la somme nécessaire à l'entretien de l'enfant.

Le reste devait, plus tard, former un petit capital destiné à subvenir aux frais de son éducation.

Marianne avait applaudi lorsque ses camarades avaient décidé qu'elles adopteraient, comme leur enfant à elles toutes, le fils de la pauvre Madeleine.

Elle ne manqua jamais, chaque semaine, d'aller verser son offrande dans la tire-lire.

Voilà pour ce qui concernait le cœur de l'ouvrière.

Quant à sa sagesse, c'était bien autre chose encore.

Marianne, à vingt ans, avait eu déjà à repousser bien des soupirants.

Rieuse avec ses camarades d'atelier, elle prenait l'air sérieux froid, lorsqu'un galant se présentait.

Quand on la regardait trop en face, elle avait une façon de toiser son monde qui décourageait les plus entreprenants.

Et, si malgré tout, quelque audacieux s'enhardissait trop, Marianne avait la main leste et assez forte pour enlever à l'audacieux l'envie de recommencer.

Un jour qu'elle avait évincé assez brusquement un amoureux, celui-ci lui adressa cette prédiction : « Patience, la belle! vous ne serez pas toujours aussi sauvage!... Vous trouverez un jour votre maître! »

Cette prédiction ne devait malheureusement tarder à se réaliser.

Marianne était, depuis quelque temps, en butte aux persécutions de galants qu'elle avait assez lestement éconduits.

Ces garnements s'entendirent pour lui faire payer cher ses dédains.

Un soir qu'elle se sentit suivie, elle hâtait le pas, lorsque tout à coup, au détour d'une rue, elle se trouva prise, sans savoir comment, au milieu d'une bande de vauriens.

Il n'y avait pas à essayer de s'esquiver il n'était plus temps.

Le cercle était refermé autour d'elle.

Pour éviter d'être entraînée de force, elle n'avait que la ressource d'appeler au secours.

Elle poussa des cris de détresse.

Ces cris furent entendus par un jeune homme qui venait, paraît-il, au même moment rejoindre les vauriens qui entouraient la jeune fille, car il s'écria en voyant Marianne :

— Mais j'la connais, cette demoiselle... C'est la belle Marianne!...

En entendant prononcer son nom par un inconnu, la jeune fille sentit naître en elle — après une terreur folle — l'espérance qu'elle allait être sauvée.

Son cœur éprouva pour cet inconnu qui venait à son secours un sentiment de gratitude, lorsqu'elle l'entendit ajouter :

— A bas les pattes, vous autres!... Et le premier qui touche à un cheveu de mademoiselle, je lui fais son affaire!

A cette déclaration, il y eut une sourde révolte parmi les vauriens qui tenaient toujours leur victime par les bras.

— Ah! ça, s'exclama l'un d'eux en toisant le défenseur improvisé, est-ce qu'elle n'est pas à nous comme à toi?

— C'est ce que nous allons voir! cria l'inconnu en levant le bâton qu'il tenait à la main.

Et, sans ajouter une menace, il se mit à faire manœuvrer sa canne, frappant à coups redoublés un peu partout autour de lui. Si bien qu'il mit bientôt toute la bande en déroute.

Alors se tournant vers Marianne, l'inconnu lui dit :

— Vous êtes libre, Mademoiselle!

Et comme il s'essuyait le front Marianne vit que la main du courageux jeune homme était couverte de sang.

— Vous êtes blessé! fit-elle.

— Oh! ce n'est rien qu'une égratinure, on en a vu bien d'autres dans ma famille.

Et il ajouta en saluant de la tête :

— Maintenant, filez bien vite chez vous!... et soyez tranquille, je marche derrière.

(A suivre.)